

FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACT 25 À MÊME LE RITE DE LA DÉVORATION DU SOLEIL NOIR...

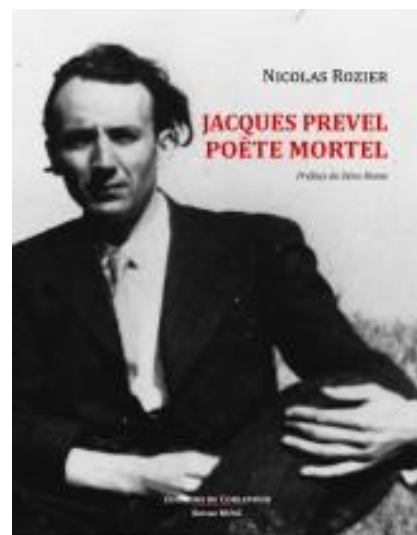
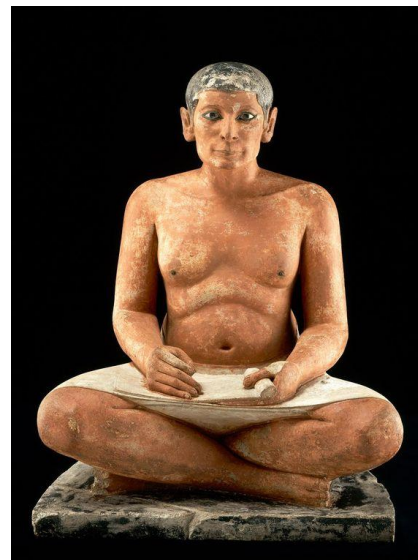
NUIT DE PLOMB



René Daumal au cours d'une séance de vision paroptique, photographie de René Maublanc.

Quand l'esprit regagne en silence
le royaume des ombres
souffle ultime et dense
que l'œil cristallin
tinte dans la tête
vision retournée d'une souffrance
trop longtemps contenue
quand la peur se dépasse
que l'inconnu n'a plus
de face cachée
plus de loyauté à préserver
dans l'intuition cryptée
du moindre brin d'herbe
ni la hantise

BREAKING NEWS / SIGNALEMENTS



Nicolas Rozier *JACQUES PREVEL
POÈTE MORTEL* avec une Préface de
Zéno Bianu *TRANSFIGURATIONS* aux
[Éditions de Corlevour](#), 2016.

Incipit de TRANSFIGURATIONS

« *JACQUES PREVEL A AIMÉ
ARTAUD – profondément, continûment
– entrant sans relâche en résonance avec
cette voix qui chante à l'origine même de
la poésie. Écoutant patiemment son long
trajet, dans l'accord, dans la confiance,
dans la durée. Écoutant d'une écoute
persistante la force de cette voix
littéralement venue d'ailleurs – Antonin
Artaud, ce nom qui s'acharne à vibrer
comme un mantra porteur pour des
générations d'ultrasensibles en quête de
singularités toujours plus vives. »*

Zéno Bianu

de passer pour fou
ou demeuré
quand l'on rentre enfin
qu'on revient de si loin.

L'ombre vide
ruisselle
dans l'ornière de l'œil
où s'inscrit la peur

au creux de l'image fixe
vision figée
d'une boule de feu

l'ombre vide
la douleur nue
une plaie à vif

aveuglante
purulente
et noire.

Je ne me souviens pas
d'avoir jamais fixé l'ineffable
condensant toute vérité
dans la forme originelle
la prononciation contenue
la bulle silencieuse
et aveugle
du premier et dernier cri

l'effroi
l'indicible
le souffle confiné
d'une existence entière
sans oser exprimer
ce qui se cristallise en moi
et m'étrangle

non, c'est pas ça
tout différent
sans fil conducteur
jamais sans lien

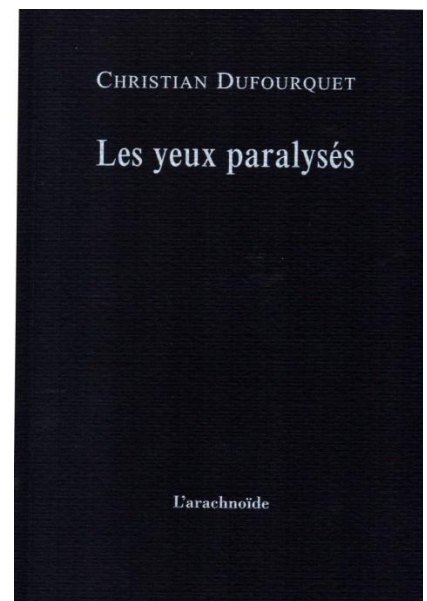
rétrécissement des sens
dérision du trépas
vanité des abysses
redondance du rien
béance

au summum des mondes
l'effrayant mutisme

Incipit de JACQUES PREVEL POÈTE
MORTEL

« À L'AVANT DU POÈME, au creuset le plus cuisant de sa trempe, il existe un combat. Un état premier où rien n'accepte la vitrification de la terre, la cession totale de la terre à ses déserts tassés et tarés de tristesse. Cette lutte, si elle devait éclater au milieu des êtres, porterait dans les corps, dans les cœurs, dans les crânes, un tel fracas de naissances et de tueries, que plus rien ne se laisserait écrire. Les mots, devenus leur fusée, seraient passés à la vie. Les désirs auraient leurs orages, les courages leurs éclairs, les damnations leurs crépuscules et les joies leur terreur grande comme des mondes ; un châtement de perfection après quoi, percé par le travers, le cosmos rendu aux révoltés de la sensibilité humaine serait le ciel de noblesse d'une machine de guerre gorgée de la terre aux étoiles, au milieu des gouffres de l'infini vibrant comme des tôles. »

Nicolas Rozier



Christian Dufourquet *LES YEUX PARALYSÉS* suivi du *JOURNAL 1983* et du *POÈME DE L'ENTRE-DEUX* aux [Éditions L'Arachnoïde](#), 2013.

Extrait de *LES YEUX PARALYSÉS*.

« Lourd le noyau et dense l'éclat du
diamant que tu ronges
comme un poisson entre tes dents
comme une lumière que j'avale
buée puis spasme ces cristaux brûlants

Quand ton regard est ce glacier qui se
fissure et crevasse par dedans
et se casse cheval
cabré cheval qui va dans ton crâne
broyant
mes os en poudre de sang »

Christian Dufourquet

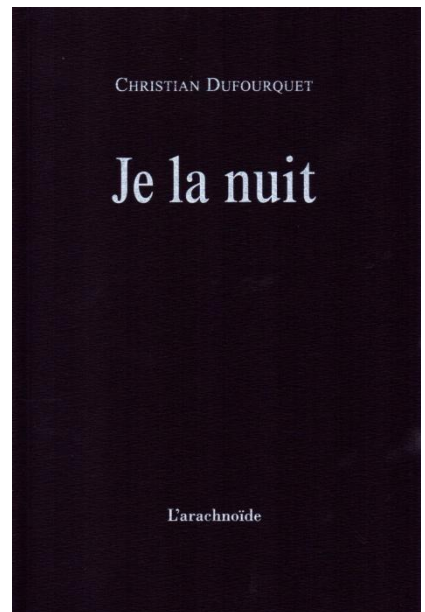
l'horizon où l'on s'enfonce
une plage au bord du vide
aux vagues immenses

dévalant la nuit
aux confins des aspérités
énumérant les étoiles
fonçant dans l'abîme
relançant l'éternel suicide raté
la délivrance si proche
redevenir poussière de temps
lent cheminement de la douleur d'être
dénigré par chaque objet
inacceptable depuis le début
incapable de s'en sortir
et vraiment pas sortable
il veut rentrer
se taire à jamais
germer sous terre
il veut rentrer
revenir avant
avant les vocables
avant les idiomes
avant
le mot « avant »
avant le premier cri étouffé
avant lui

au vide s'en revient
une seule vivance
sa propre présence
le rend malade
lui l'agoraphobe
un point mobile
dans la trame
il grimpe, se percute
espace de perplexité
ne percevant nulle pensée
qui lui donne attention

sans tâche et sempiternelle
l'éternité se rapproche
de sa naissance

rejeté par sa mémoire
sans trace
l'aura compacte
d'une infime entité
se détache de son être
il n'entend pas le moindre mot
agoniser en lui



Christian Dufourquet *JE LA NUIT* avec
une Préface de Denis Ferdinand et un
Frontispice de Ada aux [Éditions](#)
[L'Arachnoïde](#), 2008.

Extrait de JE LA NUIT.

*« Poème raté, cadavre gisant sous la
glace de sa vision qui me sépare et me
pétrifie.*

*Grande masse ombreuse divisant les
nuages.*

Assez.

*Le feu et l'os, le sang, le Temps et tout
le bataclan – à quoi bon tripoter encore
et toujours ce sempiternel bât de
substances plus ou moins arrimées au
ventre de l'ânesse qui ballote dessous la
langue comme une outre emplie de
goudron frais.*

Words.

*Un mot est un mort est un mot est un
mort.*

Et aussi :

*Les mots comme les morts ne sont rien
par eux-mêmes, qu'ils soient titillés du
bout de l'âme étirée ou branlotés dans
son plat rose et bavant autour de leur
saveur hier éprouvée (ô poésie !), ils ne
pointent aucune étreté.*

*Montrent-ils alors quelque chose qui
me concerne ?*

Non.

*C'est comme le bourdonnement d'une
vieille mouche dans la boîte à dents.*

Mais z'encore ?

*Les choses ne sont pas où elles sont.
Elles ne sont pas ailleurs ou autres,
cependant. De ce caractère doublement
spectral des langues comme des lieux qui
nous hantent sans que nous-mêmes
sachions quoi faire ni où aller, on peut*

insensible à ce silence
petite fêlure
que plus rien n'arrête
un fil si ténu
une perfusion
entre ciel et terre
halètement éperdu
sur une page immense

Le silence mauvais
qui nous tient par les mots
ces mots du non-dit que l'on ravale
ces sons du fond des yeux
ce tumulte dans le regard
jusqu'aux abîmes du sommeil
où l'univers se rétrécit
où l'œil surplombe
l'infiniment petit

la peur mûrit
sous la peau qui pèle
sous les ongles qui fondent

une solitude mutilée
contre-nature
une respiration inaboutie
expression
pauvrement empruntée
jamais rendue

existence
sans consistance
de pas grand-chose
qui, de l'intérieur
goutte à goutte
s'évide
et s'engloutit

Comme alors
ce vide criard
qui sourd
dans l'angoisse plombant les nerfs...

Un anéantissement de sens
mémoire en désillusion
regard embryonnaire
dissolu
aux confins des utopies

Plus loin que toute négation
d'hypothétique écho

*toujours essayer de s'accommoder, jouer
avec, tuer son temps avec celui des
autres, faire le feu follet sur la fosse où
nous dansons si l'on veut, nous
pourrissions – ô Antonin – dans le do ré
mi fa ré d'un érotisme désespéré, qui
prend appui sur la montagne secouée de
spasmes des morts qui nous ont
engendrés.*

*Et après ?
Rien. »*

*« Un jour on n'y peut plus rien
le cœur se ferme et l'esprit
pourrit sur le seuil d'un bonheur obscur
comme l'œil de brebis d'un soleil qui
s'éteint
un jour parmi d'autres dans le désert
où nous sommes et l'attente
après la destruction patiente par nos
larmes
d'un visage peint pour personne
sur la montagne de Dieu. »*

Christian Dufourquet



Lucien-Huno Bader [MALADIVES](#)
[suivies de DÉMESURES](#) avec une
Préface de José Galdo, Bunker-Press,
1978.

Extrait de la Préface à MALADIVES
suivies des DÉMESURES.

*« Dans le guépier de l'œil le trafic
intense des bouillies de la chair qui
morceau par morceau se déplacent sur
les os par grappes entières et les ombres
courent et se tordent dans le vent ou se
lovent dans l'arbre des nerfs aux jeux de*

s'arrachant les mots

Une écriture tétanisée
qui ne peut transcrire
cristalliser

une seule seconde d'éternité

insidieusement

s'efface

au fil de l'ombre

que le temps tisse

(Poèmes inédits extraits de NUIT DE PLOMB).

Lucien-Huno Bader

la face et du masque. Et si le corps ce creusement de grouillante frénétique, les paroles qui en découlent ne sont plus que les signes d'ombre et de vide dans leur effroyable cohabitation se mangeant l'un l'autre pour se reproduire sans cesse comme une torche éternelle dans la nuit du monde.

Et dans cette flamme portée « la risée des ombres » se nomme en Lucien-Huno Bader, c'est-à-dire une conscience de miroir coulé dont l'entre-deux du tain déborde et brasille à son propre emportement. »

José Galdo

NDLR : Le poète Lucien-Huno Bader a participé à la fondation de la [revue BUNKER](#) et à BUNKER-PRESS ainsi qu'à la fondation de la [revue BLOCKHAUS](#). De nombreux poèmes inédits figurent dans [LETTRES INTRA-MUROS BLOCKHAUS](#).

« La peau de lumière vêtant ce monde est sans épaisseur et moi je vois la nuit profonde de tous les corps identique sous le voile varié et la lumière de moi-même c'est cette nuit que le masque solaire ne peut plus me cacher je suis le voyant de la nuit l'auditeur du silence car le silence aussi s'habille d'une peau sonore et chaque sens a sa nuit comme moi-même je suis ma nuit je suis le penseur du non-être et sa splendeur je suis le père de la mort elle en est la mère elle que j'évoque du parfait miroir de la nuit je suis l'homme à l'envers ma parole est un trou dans le silence je connais la désillusion je détruis ce que je deviens je tue ce que j'aime. »

René Daumal in « Poésie noire, poésie blanche ».

FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACTS : <http://blockhaus.editions.free.fr/>

POUR CONTACTER FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACTS : blockhaus.editions@free.fr

**FIRE & FORGET / POÉSIE-TRACT 25
À MÊME LE RITE DE LA DÉVORATION DU SOLEIL NOIR...**